

Le (re)traducteur comme agent de passage : l'exemple d'Albert Bensoussan

Introduction

La traduction, entendue comme le passage d'un texte d'une langue à une autre, est le fait d'une série d'agents¹ – éditeurs, agents littéraires, directeurs de collection, traducteurs, notamment – qui sont autant de passeurs, d'« importateurs littéraires » (Wilfert 2002). Dans cet article, nous examinons le rôle du traducteur et du retraducteur comme agents de passage, avant de nous intéresser au cas particulier d'Albert Bensoussan.

Rôle du traducteur comme agent de passage

Selon Kaisa Koskinen (dans Paloposki 2009), un traducteur peut exercer sa fonction d'agent à trois niveaux : au niveau extratextuel, d'abord, c'est-à-dire lorsqu'il interagit avec d'autres agents en dehors du texte ; au niveau paratextuel, ensuite, lorsqu'il élabore certains des éléments qui, dans le livre traduit, entoureront et accompagneront le texte en lui-même, par exemple une préface ou des notes de traduction ; au niveau textuel, enfin, au moment de traduire le texte original. En quoi peut consister au juste le rôle d'un traducteur à chacun de ces niveaux ?

Il arrive que le traducteur intervienne déjà en amont du travail de traduction à proprement parler, au niveau extratextuel. Dans « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » (2002), Pierre Bourdieu décompose effectivement le transfert d'un texte d'un champ vers un autre en trois étapes : la sélection, le marquage et la lecture. Or, le traducteur joue souvent un rôle clé dès la première de ces étapes. Concrètement, il peut, par exemple, recommander un texte à un éditeur. Il se comporte alors en *gate-keeper*, car il participe à la décision d'inclure certains textes étrangers dans la culture cible, plutôt que d'autres, qui en restent exclus.

Au niveau paratextuel, la mission du traducteur consiste souvent à garantir une meilleure acceptation du texte traduit dans la culture cible. En effet, selon Genette, le paratexte est constitué de l'ensemble des productions qui « entourent et prolongent [le texte], précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde, sa “réception” et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre. » (1987 : 7, les italiques sont de Genette). Le paratexte crée ainsi un cadre interprétatif, qui se révèle d'autant plus important lorsque l'œuvre est amenée à circuler, car le nouveau public lecteur y trouvera des outils qui lui permettront d'appréhender plus aisément le texte étranger. En rédigeant une préface pour présenter l'œuvre traduite à ses nouveaux lecteurs ou encore en proposant des notes qui les aideront à mieux comprendre certains aspects de la culture source, le traducteur contribue à faciliter l'accès à l'œuvre en endossant un rôle de médiateur.

Le rôle du traducteur au niveau textuel est sans doute le plus évident, puisque c'est bien sûr à lui qu'il revient de transposer le texte original dans la langue d'arrivée, en adoptant les stratégies de traduction qu'il juge adéquates. Le traducteur travaille certes au départ du texte source et des mots de l'auteur, mais ce sont bel et bien ses mots que le lecteur de la langue cible aura sous les yeux. Parmi les options qui s'offrent à lui, le traducteur peut notamment choisir de s'effacer le plus possible au profit de la voix de l'auteur ou, au contraire, de faire entendre

¹ Nous désignons par le terme *agents* toutes les entités – avant tout des personnes, étant donné l'intentionnalité qu'implique la notion – douées de « la capacité d'exercer du pouvoir de manière intentionnelle » (Buzelin 2011 : 6, nous traduisons).

sa propre voix dans le texte traduit. L'idée que le lecteur se fera de l'œuvre originale dépend donc en partie des choix posés par le traducteur, qui occupe toujours une position intermédiaire et traduit en fonction de sa propre lecture du texte source.

Rôle du retraducteur comme agent de passage

Qu'advient-il de ce rôle de passeur lorsqu'il s'agit de retraduire une œuvre dont il existe déjà une traduction dans la même langue cible ? En quoi le rôle d'agent d'un retraducteur diffère-t-il de celui d'un premier traducteur ?

Au niveau extratextuel, il ne s'agit plus d'introduire un auteur ou une œuvre dans une nouvelle sphère culturelle. Le rôle de sélection s'en trouve donc modifié, mais le retraducteur peut tout de même être à l'initiative de la retraduction d'une œuvre. Il peut en effet chercher à convaincre un éditeur du bienfondé de retraduire un texte en faisant valoir divers motifs : la première traduction lui semble mauvaise ou incomplète, une nouvelle édition de l'original vient de paraître, il souhaite fournir du texte une interprétation personnelle éventuellement divergente, etc. Le cas échéant, il pourrait d'ailleurs faire valoir cette interprétation personnelle dans une préface et expliquer en quoi sa démarche se distingue de celle de ses prédécesseurs, geste paratextuel qui appuierait sa démarche extratextuelle.

Cette conception différente du texte source devrait également se refléter dans les choix de traduction au niveau textuel. À ce propos, certains traductologues ont émis une hypothèse, connue sous le nom de *Retranslation Hypothesis* ou hypothèse de la retraduction. Née des idées d'Antoine Berman (1990), celle-ci voudrait que la première traduction d'un texte soit toujours davantage assimilatrice, qu'elle adapte le texte source pour se conformer aux attentes de la culture cible et rendre le texte étranger acceptable à ses yeux, alors que la retraduction, une fois ce premier travail effectué, pourrait se permettre de revenir vers le texte source et d'en conserver davantage d'aspects étrangers. À cet égard aussi, le rôle de passeur des premiers traducteurs et des retraducteurs est donc très différent : le premier devrait gommer les étrangetés du texte, alors que le second pourrait les revendiquer.

L'exemple d'Albert Bensoussan

Le cas d'Albert Bensoussan, grande figure de la traduction littéraire en français, servira ici d'illustration pour montrer, d'une part, comment le traducteur envisage son rôle de passeur et, d'autre part, comment il l'exerce dans les faits, qu'il s'agisse de traduire ou de retraduire.

Né en 1935 à Alger, Albert Bensoussan commence en 1963 une longue carrière universitaire, d'abord à la Sorbonne puis à Rennes II, où il enseigne la littérature hispanique jusqu'à 1996 (Benmiloud 2019). Parallèlement à ses activités académiques, Bensoussan se met à traduire. En 1963, la revue *Les Lettres nouvelles* cherche désespérément un traducteur pour son numéro spécial sur Cuba : c'est dans ce cadre que Bensoussan relève le défi de traduire un passage de *Tres Tristes Tigres*, de Guillermo Cabrera Infante. La « rencontre primordiale » (Bataille 2010 : 17) avec l'écrivain cubain ouvre à Bensoussan la voie vers l'Amérique latine. Grâce à lui, le traducteur entre en effet en contact avec des auteurs comme Manuel Puig, José Donoso et Julio Cortázar. C'est aussi dans l'appartement londonien de Cabrera Infante qu'a lieu la rencontre entre Bensoussan et Mario Vargas Llosa, dont il deviendra le traducteur attitré en langue française.

Au total, Bensoussan a traduit plus de 150 œuvres, de près de 50 auteurs différents. Il a aussi été amené à retraduire plusieurs ouvrages, dont un roman de Vargas Llosa, *Conversación en La Catedral*, cas sur lequel nous reviendrons. Ses traductions lui ont valu plusieurs récompenses, comme le Prix Laure Bataillon, qu'il remporte en 2010, et la médaille de vermeil de l'Académie française, qui lui est attribuée l'année suivante (Benmiloud 2019 : 478). Ceci témoigne de la reconnaissance dont le traducteur bénéficie, tant de la part de ses pairs que de celle des éditeurs et des lecteurs.

Bensoussan est un passeur très important : non seulement grâce à son intense activité de traduction, mais aussi par ses activités d'enseignement, il a participé à faire connaître la littérature hispano-américaine à la fois à ses étudiants et au grand public. Il a notamment été un agent clé dans la diffusion du *boom* latino-américain en France, phénomène littéraire dont Pascale Casanova estime justement que les écrivains « se sont mis à exister dans l'espace littéraire international à partir de leur traduction et leur reconnaissance critique en français » (2002 : 33).

Par ailleurs, Bensoussan a beaucoup lutté pour la reconnaissance du traducteur. Co-fondateur de l'Association des Traducteurs Littéraires de France (ATLF) et des Assises de la Traduction Littéraire en Arles (ATLAS), il a participé à la formalisation d'une déontologie du traducteur littéraire (Bataille 2010 : 20). En outre, le traducteur – qui est également écrivain, tant de fictions que de poésies et d'essais – s'est exprimé sur sa conception de la traduction et sur sa relation avec les auteurs traduits, en général, et avec Vargas Llosa, en particulier, notamment dans les ouvrages suivants : *Confessions d'un traître* (1995), *Retour des caravelles* (1999), *J'avoue que j'ai trahi* (2005) et *Ce que je sais de Vargas Llosa* (2011).

Ce bref aperçu global de la trajectoire de Bensoussan montre déjà deux pans importants de son rôle en tant que passeur : d'une part, il est un agent majeur dans la diffusion de la littérature latino-américaine en France et, d'autre part, il a œuvré à la reconnaissance et à la visibilisation du travail du traducteur en tant qu'agent. La suite de cet article s'attachera à des faits plus ponctuels et prêter une attention particulière à la retraduction de *Conversación en La Catedral*.

Des récits de Bensoussan, il ressort que les traductions qu'il a réalisées sont le plus souvent des travaux de commande confiés par une maison d'édition. Son rôle dans la sélection des œuvres à traduire semble par conséquent relativement limité, tant pour les traductions que pour les retraductions. Dans le cas de *Conversación en La Catedral*, notamment, le projet de retraduction serait né d'une demande de l'auteur lui-même, qui souhaitait que la première traduction soit actualisée, comme en témoigne le courriel qu'Albert Bensoussan nous a adressé le 28 novembre 2016 :

Vargas Llosa considère que c'est son œuvre la plus importante et si chère à son cœur qu'il a souhaité que la première version, celle de Bernard Sesé et Sylvie Léger, publiée en 1973, que je tiens pour fort bonne, soit rénovée, 40 ans après, avec un langage sans doute plus actuel. Toutes les traductions vieillissent, hélas ! [...] Quant au travail que nous avons effectué, Anne-Marie Casès et moi, je ne saurais dire s'il est plus satisfaisant ou meilleur que le précédent [...].

On retrouve ici l'idée, très répandue, qu'au contraire des originaux – qui seraient éternels – les traductions vieillissent, ce qui expliquerait qu'elles doivent être régulièrement retraduites. C'est d'ailleurs le seul argument que Bensoussan fait valoir pour justifier l'entreprise de retraduction de *Conversación en La Catedral*. Contrairement à bien d'autres retraducteurs, il n'inscrit pas le travail qu'il a mené à bien avec son amie Anne-Marie Casès dans une relation d'opposition avec la première traduction, dont il salue la qualité.

Toutefois, une autre raison pourrait l'avoir motivé à accepter ce travail de retraduction. En effet, Bensoussan a traduit l'intégralité des œuvres de Vargas Llosa produites depuis 1970, parfois en collaboration avec un autre traducteur ou une autre traductrice. Seuls quatre ouvrages de l'auteur lui avaient « échappés », pour employer le terme qu'il utilise lui-même à ce propos : *La ciudad y los perros* (1963), traduit en 1966 par Bernard Lesfargues ; *La casa verde* (1966), traduit en 1969, également par Bernard Lesfargues ; le recueil de contes *Los jefes* (1957), traduit en 1974 par Sylvie Léger et Bernard Sesé ; et *Conversación en La Catedral* (1969), traduit en 1973 par les mêmes traducteurs. Depuis, Bensoussan a eu l'occasion de rédiger une préface pour *La ville et les chiens*. Il est donc intervenu dans presque tous les textes traduits de Vargas Llosa et *Conversación en La Catedral* fait partie des très rares ouvrages auxquels il n'avait pas encore pu imprimer sa marque. Lorsqu'en 2015 Gallimard l'a chargé de retraduire avec Anne-Marie Casès ce roman que Vargas Llosa lui-même considère comme son chef d'œuvre,

Bensoussan a accepté sans hésiter. Pour lui, la retraduction de *Conversación en La Catedral* pourrait être une manière de boucler la boucle, de faire œuvre de traducteur, ce qui représenterait une modalité particulière d'exercer son rôle de passeur.

En réalité, au fil des années, Bensoussan est en quelque sorte devenu la voix française de l'auteur péruvien. Si les lecteurs francophones apprécient l'œuvre de Vargas Llosa, c'est toujours par son intermédiaire. Le recours à un seul et même traducteur pour traduire l'œuvre d'un auteur étranger garantit de fait une certaine uniformité de style. Gustavo Guerrero, responsable du secteur de littérature hispanique chez Gallimard explique au sujet de *Conversación en La Catedral* que :

C'est encore un cas où nous avons voulu imposer le même traducteur, pour éviter justement des versions trop disparates qui pourraient affecter l'unité stylistique d'une œuvre et la vision qu'on a de l'écriture d'un auteur. (Guerrero 2020)

Il se produit donc une certaine identification de Vargas Llosa et de Bensoussan dans l'esprit du lecteur, que le traducteur renforce en décrivant la relation qu'il entretient avec l'écrivain sous le signe du double. Ainsi, il souligne dans ses essais le fait qu'un an à peine le sépare de l'auteur, qu'ils sont du même signe astrologique (Bensoussan 1999 : 60) et qu'ils ont tous deux « dû franchir les eaux pour accéder au verbe » (Bensoussan 1995 : 60), l'Atlantique pour Vargas Llosa, la Méditerranée pour Bensoussan.

Ces coïncidences biographiques renforcent la démarche d'identification volontaire de la part du traducteur, qui juge « un total effacement de sa propre personnalité au profit de celle de l'auteur » (Bensoussan 1991 : 23) nécessaire pour bien traduire. En tant que passeur, Bensoussan envisage en effet la traduction comme un exercice de mimétisme (1995 : 62). Le traducteur est non seulement le « double », le « singe » de l'auteur (1995 : 60), mais aussi sa « doublure » puisqu'il se situe dans son « ombre » (Bensoussan 1995 : 62) :

Le traducteur n'a pas pour vocation [...] de se substituer à l'auteur pour faire entendre sa propre voix. Il doit parler comme son auteur, il doit mettre ses pas dans ses pas, enfiler sa veste, chausser ses pantoufles, épier ses tics, guetter ses gestes et restituer, à la façon d'une doublure de théâtre, sa silhouette et les inflexions de sa voix. (Bensoussan 1990 : 598)

Il convient de remarquer que si, d'une part, Bensoussan se situe explicitement dans une relation de subordination à l'auteur, ses réflexions le mènent, d'autre part et paradoxalement, à affirmer une forme de co-auctorialité². Selon lui, l'effacement du traducteur au profit de l'auteur permet au premier de laisser libre cours à sa créativité :

Son moi n'apparaît pas, et son je, son jeu, est vraiment un autre, cet Autre avec un grand A qui est l'Auteur. Et donc, le traducteur crée avec une impression de liberté plus grande, cette licence plus franche que donne cette absence de déguisement de soi qu'est, au fond, l'écriture. (2011 : 11)

Dans ses essais et ses articles, Bensoussan développe également sa conception personnelle de l'art de traduire au niveau textuel, que l'on pourrait synthétiser en trois points :

- Le premier principe qui guide sa pratique est le respect du texte, qui se manifeste dans ce qu'il appelle un « équilibre des volumes » (Bensoussan 1991 : 30). Bensoussan raconte d'ailleurs volontiers l'anecdote suivante : lorsqu'il a fait lire à Vargas Llosa la toute première traduction qu'il a effectuée pour lui, celle de la nouvelle *Les Chiots*, l'auteur aurait comparé le volume des deux textes et déclaré « Juste le compte ». C'est donc la concision de Bensoussan qui lui aurait attiré la sympathie de l'auteur, qui a estimé qu'il avait traduit tout son texte et rien que son texte. On retrouve ici l'idée du mimétisme évoquée plus tôt.

² « Traduire c'est créer, et inversement créer c'est traduire », écrit-il notamment (2011 : 10).

- Sa deuxième ligne de conduite est le respect de l'Étranger et le refus de tout ethnocentrisme : « Il faut que le lecteur sente que le texte est d'ailleurs – même s'il ne doit pas sentir qu'il est traduit » (Bensoussan 1991 : 30).
- Le troisième axe auquel il tient est le respect du lecteur. Selon Bensoussan, « il faut lui rendre accessible le texte, le surprendre sans le désarçonner, le séduire mais en conservant un certain niveau d'exigence » (1991 : 31).

Bensoussan considère donc que la fonction du traducteur est de témoigner d'une civilisation étrangère, bref, d'agir comme un passeur. Au niveau textuel, cela se manifeste par de nombreux emprunts, parfois assortis de notes du traducteur, où Bensoussan fait entendre sa voix avec un certain didactisme pour expliquer les réalités de la culture source inconnues du lecteur cible. Le traducteur cherche à atteindre un équilibre entre le désir de rendre le texte accessible et le refus d'assimiler la culture étrangère.

Conclusions

Les observations formulées jusqu'ici ont permis de mieux cerner le rôle d'agent exercé par Albert Bensoussan. Au niveau extratextuel, celui-ci occupe une position centrale dans le champ de la traduction en français. Il est un agent de passage majeur qui, bien qu'il intervienne apparemment assez peu dans le processus de sélection des œuvres à traduire, a très largement contribué à la diffusion de la littérature latino-américaine en France. Il a en outre contribué à augmenter la visibilité des traducteurs et la reconnaissance de leur rôle en tant qu'agents de passage. Par ailleurs, on peut émettre l'hypothèse qu'il souhaite faire œuvre de traducteur, que ce soit en agissant au niveau paratextuel (en rédigeant des préfaces, par exemple) ou au niveau textuel, ce qui pose la question des relations entre les agents que sont l'auteur et le traducteur. Dans ses essais, Bensoussan manifeste à la fois un certain souci d'identification à l'auteur et de mimétisme, mais aussi une revendication de co-auctorialité. En ce qui concerne le traitement à réserver au texte, ses essais témoignent d'une préoccupation similaire de concilier deux aspects qu'il n'est pas toujours facile de rendre compatibles : le refus de l'ethnocentrisme et la volonté de rendre le texte accessible au nouveau public cible.

Les mêmes principes guident la pratique d'Albert Bensoussan, qu'il traduise ou qu'il retradise. De nombreux traducteurs rejoignent cette position et affirment qu'il n'existe pas de différence de nature entre le travail de traduction et de retraduction. En revanche, alors que les retraducteurs s'opposent souvent aux versions précédentes, Bensoussan ne s'inscrit pas dans une relation de rivalité avec ses prédécesseurs, attribuant la nécessité de retraduire au seul passage du temps, responsable de l'évolution des normes de traduction (Toury 1995) et de variations dans la conception de l'œuvre originale.

Bibliographie

- Bataille, Naima. 2011. « Rencontre avec Albert Bensoussan ». *Espaces-latinos*, Dossier : La traduction : 16-23.
- Benmiloud, Karim. 2019. « Albert Bensoussan traductor de Mario Vargas Llosa al francés ». *Biblioteca di Rassegna iberistica* 14 : 473-82.
- Bensoussan, Albert. 1990. « Traduire l'étranger ». *Meta* 35 (3) : 597-601.
- . 1991. « La langue mordue ou le traducteur anthropophage ». *Equivalences*, 1 (2) : 19-32.
- . 1995. *Confessions d'un traître. Essai sur la traduction*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- . 1999. *Le retour des caravelles. Lettres latino-américaines d'aujourd'hui*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- . 2005. *J'avoue que j'ai trahi. Essai libre sur la traduction*. Paris : L'Harmattan.
- . 2011. *Ce que je sais de Vargas Llosa*. Paris : François Bourin Éditeur.

- Berman, Antoine. 1990. « La retraduction comme espace de la traduction ». *Palimpsestes* 4 : 1-7.
- Bourdieu, Pierre. 2002. « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 145 (5) : 3-8.
- Buzelin, Hélène. 2011. « Agents of translation ». In *Handbook of Translation Studies*, édité par Yves Gambier et Luc Van Doorslaer, 2 : 6-12. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.
- Casanova, Pascale. 2002. « Consécration et accumulation de capital littéraire : La traduction comme échange inégal ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 (4) : 7-20.
- Genette, Gérard. 1987. *Seuils*. Paris : Seuil.
- Guerrero, Gustavo. 2020. « La retraduction de littérature hispano-américaine chez Gallimard ». Entretien personnel.
- Paloposki, Outi. 2009. « Limits of Freedom : Agency, Choice and Constraints in the Work of the Translator ». In *Agents of translation*, édité par John Milton et Paul Bandia, 189-208. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.
- Toury, Gideon. 1995. « The Nature of Norms in Translation ». In *Descriptive Translation Studies and Beyond*, 53-69. Amsterdam / Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.
- Wilfert, Blaise. 2002. « Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France, 1885-1914 ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 (4) : 33-46.